

**MALLARME, POETE DU “NEANT”**

**RENÉE ZENON**

Thibaudet a dit de Mallarmé: "Ne reconnaissons en lui d'existence que celle qui aboutit au Livre: un peu au Livre écrit, beaucoup au Livre rêve." *Toast Funèbre*, composé en 1873 à l'occasion de la mort de Gautier, confirme le témoignage de Thibaudet. La disparition d'un "maître" vénéré sert de prétexte à Mallarmé pour nous donner un terrible enseignement: la mort représente la fin de tout; le tombeau, c'est le symbole du vide qui attend l'homme, une fois qu'il aura quitté ce monde. Mallarmé en effet ne croit pas à la survie, à l'immortalité de l'âme. Il a perdu la foi de son enfance, comme le prouve sa lettre du 7 Décembre 1865 à Aubanel où il confesse avoir rencontré le Néant. Le mort pour lui est un être "aboli" que le monument funéraire "renferme tout entier", excepté lors qu'il s'agit d'un poète, car celui-ci, s'il a bien rempli sa mission, est assuré de la seule immortalité qui soit, à savoir l'immortalité de l'oeuvre. Le rayonnement de la gloire littéraire subsiste longtemps après la mise au tombeau et se transmet, à travers les siècles, à la mémoire des hommes. L'absence d'oeuvre voue donc au néant celui qui n'a rien produit, car le néant est fait de l'impuissance créatrice. Or Mallarmé, plus que tout autre peut-être, a connu la peur de la stérilité. Conscient de son infirmité, la thème de l'impuissance deviendra un leitmotiv de son inspiration.

Au début de sa carrière poétique il a crié bien haut son impuissance et ses accents rappellent un peu ceux de Baudelaire. L'impuissance à la manière baudelairienne n'a pas le sens de stérilité, mais de découragement devant les exigences de la perfection, témoin *Le Sonneur*: le poète "a beau tirer le cable à sonner l'Idéal, la voix ne lui vient que par bribes et creuse!"

L'idée du suicide a pu naître d'un désespoir véritablement ressenti en face de l'absence de réponse:

Mais, un jour, fatigué d'avoir enfin tiré,  
O Satan, j'ôterai la pierre et me pendrai.

Dans *Renouveau* il trouve une cause extérieure à son impuissance:

Le printemps maladif a chassé tristement  
L'hiver, saison de l'art serein, l'hiver lucide  
Et dans mon être à qui le sang morne préside  
L'impuissance s'étire en un long bâillement.

Aujourd'hui il accuse le printemps; plus tard il n'accusera que lui-même. Il reconnaît que son incapacité d'exécution est le résultat de la conception très haute qu'il se fait de la poésie et qui se traduit dans son oeuvre par le symbole de l'azur.

Nous touchons ici au problème de l'esthétique de Mallarmé qui se rattache à ses considérations sur le néant. Etant donné que l'oeuvre seule triomphe du non-être, le poète voudrait que son Livre atteigne ce degré de perfection formelle qui est l'idéal auquel il aspire. La dernière strophe de *Fenêtres* exprime le souhait de ne pas rester en-deça de la vitre, "d'enfoncer le cristal" afin de se perdre dans "le ciel antérieur où fleurit la Beauté." Cette image peut s'interpréter dans les termes suivants: le poème, par rapport à la beauté absolue est loin de la perfection, mais il tend vers elle et reste, comme son auteur, affamé d'Azur. *Soupir* reprend la même thème d'aspiration éperdue vers l'idéal:

...un blanc jet d'eau soupire vers l'Azur!

Alors que dans les deux poèmes cités ci-dessus le poète éprouve l'attraction de l'Azur et lui attribue une valeur suprême, le plus souvent il l'exécra. "L'Azur torture l'impuissant" écrit-il à Cazalis à l'époque de la composition de son poème intitulé *L'Azur* et Mallarmé va entreprendre de décrire la hantise que représente pour lui l'instigation permanente à la création poétique. L'Azur ici n'est pas refuge, mais reproche. Afin de s'en débarrasser le poète invoque les nuages capables

de cache le ciel, mais les ois eaux font de grands trous bleus dans le ciel et rappellent ainsi méchamment à celui qui veut le fuir la présence de l'Azur. La couleur bleue hurle à ses oreilles, car Mallarmé considère qu'il y a une correspondance frappante entre la couleur du ciel du Midi et le sondes cloches:

...L'Azur triomphe, et je l'entends qui chante  
Dans les cloches. Mon ame, il se fait voix pour plus  
Nous faire peur avec a victoire méchante  
Et du métal vivant sort en bleus angelus!

L'obsession de l'Azur, la fatigue qu'il produit et le besoin de le fuir fait dire à Hérodiade:

...Clos les volets, l'Azur  
Séraphique sourit dans les vitres profondes  
Et je déteste, moi, le bel Azur.

L'amour est pour ainsi dire la seule expérience qui lui permet d'échapper au dur service de la poésie. Il plnge dan le lac de l'amour pour oublier sa vocation poétique:

Yeux, lacs avec ma simple ivresse de renaître  
Autre que l'histrion qui du geste j'évoquais...

(*Le Pitre Châtié*)

Ce qu'il demande au corps de la femme c'est moins la volupté que le sommeil:

Je demande à ton lit le lourd sommeil sans songe.

(*Angoisse*)

Et tout mon être implore un sommeil de momie  
Morne comme le sable et les palmes poudreux.

(*Tristesse d'été*)

L'amour lui procure une sensation comparable à la mort:

...C'est comme si dans l'onde j'innovais  
Mille sépulcres pour y vierge disparaître.

(*Le Pitre Châtié*)

Mais l'oubli dans lequel le poète se jette le rênove et, en même temps, le découronne. Le maquillage du pitre fond au contact de l'eau et c'est la le châtiment qu'il mérite pour avoir succombé à la tentation incarnée par la femme:

Rance nuit de la peau quand sur moi vous passiez,  
Na sachent pas, ingrat! que c'était tout mon sacre,  
ce Jard noyé dans l'eau perfide des glaciers.

Ici, l'idée de la femme, de joie physique et de trahison se trouve remernée à l'unique symbole des yeux. C'est une exception, car Mallarmé emploie d'ordinaire la synecdoque qui consiste à sublimer la femme et l'amour dans la seule chevelure. L'amour n'est donc pas une solution au problème du poète désireux de tourner le dos à l'Azur. Mallarmé se rend compte que s'il cesse d'écrire, comme le pitre, il perdra son sacre, il sombrera dans le néant, il re sera plus rien, alors qu'il aurait pu gagher la gloire grâce à ses oeuvres. D'ailleurs Mallarmé lui-même a dit: "Pour moi, la poésie, me tient lieu, me tient lieu, de l'amour."

La torture de l'Azur devient une véritable agonie dans l'allégorie fondamentale d'un sonnet el que *Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui*. L'image centrale est celle d'un cygne pris dans la glace et qui tâche de se libérer. L'oiseau est prisonnier parce qu'il "n'a pas chanté la région où vivre". Il symbolise le poète qui a négligé les sources d'inspiration lyrique, la poésie facile, pour s'adonner à un art pur, plus ingrat. Aujourd' hui, le cygne va-t-il se dégager de la glace? Le poete va-t-il revenir sur sa décision de se conformer toujours aux exigences de son Idéal?

"Le transparent glacier des vols qui n'ont pas jui" désigne d'abord le cygne qui aurait pu, au début de l'hiver, émigrer vers des pays chauds, mais qui n'a pas voulu le faire et maintenant est obligé de rester malgré lui; ensuite, le poète qui, pour se consacrer aux compositions savantes mais froides, parfaites grâce à un travail patient et continu, est devenu stérile. Nous sommes en face d'un poète qui n'a plus le pouvoir de créer. Il est victime d'une impuissance tragique d'exécution. Non seulement il lui est impossible d'atteindre l'Idéal qu'il s'est assigné, mais, ce qui est encore plus triste, il ne peut pas écrire: nouvelle forme de l'impuissance qui se surajoute à l'autre.

Tout son col se couvra cette blanche agonie.

Ce vers exprime la douleur poignante qu'éprouve Mallarmé devant la constatation de sa stérilité.

"... l'horreur du sol où le plumage est pris" se rattache à la souffrance de celui qui est prisonnier du silence.

Les termes "son pur éclat" s'appliquent d'abord au cygne blanc, gelé, couvert de givre étincelant, et aussi à la conception poétique de Mallarmé, idéaliste qui rêve d'absolu. Dès qu'on exige que la poésie ait "ce haut parfum de distinction suprême" on met une barrière à toute force de rayonnement et d'expansion; on aboutit inévitablement, sinon à l'inaction, du moins à l'oeuvre rare et restreinte. C'est le cas de Mallarmé qui a traduit ces idées dans un poème qui commence par la strophe suivante:

Quand l'ombre menaça de la fatale loi  
Tel vieux Rêve, désir et mal de mes vertèbres,  
Affligé de périr sous les plafonds funèbres  
Il a ployé son aile indubitable en moi.

Qu'est-ce que "l'ombre" sinon une périphrase pour ce qu'il ne veut pas nommer, le néant, l'impossibilité de l'acte créateur? Le "vieux rêve" ce rapporte à l'oeuvre conçue et terminée virtuellement, très visible à son propre regard mais qui, loin de tendre à exister, se retire du regard des autres. Son rêve descend en lui-même; Mallarmé peut le contempler, jouir de sa présence, mais fasciné par le dedans, il est incapable de rien dire au dehors. "Indubitable" est un mot important dans le texte: le poète peut douter d'écrire jamais son oeuvre, de la réaliser, mais pas de son existence.

Ce livre qu'il ne peut pas produire est représenté dans l'oeuvre de Mallarmé par la couleur blanche. Le papier blanc devient pour lui une véritable hantise, symbole de la stérilité de son génie. Que de fois il a passé la nuit assis devant ces Levlles blanches, se creusant la cervelle, se torturant pour trouver des idées originales et parfaites. Cependant, au matin, le papier reste toujours vide. Le cerveau du poète ressemble à un grand cimetière dont les fosses représentent autant de rêves irréalisables:

...et plus las sept fois du pacte dur  
De creuser par veillée une fosse nouvelle  
Dans le terrain avare et froid de ma cervelle,  
Fossoyeur sans pitié pour la stérilité,  
-Que dire à cette Aurore, ô Rêve, visité  
par les roses, quand, peur de ses roses livides,  
Le vaste cimetière unira les trous vides.

(*Las de l'amer repos*)

Tout ce qui est blanc il est amené à l'associer au travail vain de composition, aux feuilles blanches qui l'attendent sur son bureau:

...le fantôme blanc comme une page pas encore écrite.

(*Mimique*)

... remaner son âme à la virginité de la Leville de papier.

(*Magie*)

Le blanc symbolise "les vols qui n'ont pas Lui". Il représente le vierge, le pur, l'inexprimé. Il représente le vierge, le pur, l'inexprimé. Il désigne le dialogue intérieur que le poète poursuit avec la poésie et qui n'a pas besoin de paroles. Le blanc correspond au vide de son oeuvre absente, mais en même temps à la plénitude de son existence poétique. Il insiste sur l'idée que la vie spirituelle des oeuvres est la seule réalité:

Oui, dans une île que l'air charge  
De vue et de visions  
Toute fleur s'étalait plus large

(*Prose pour des Esseintes*)

Mallarmé éprouve à un tel degré l'acuité de l'existence poétique qu'il ne sent plus la nécessité de passer de l'état à l'acte. Voilà une attitude bien différente de celle adoptée dans *Toast Funèbre* où le poète définit la mission du poète et son pouvoir magique de dire. Lorsque dans ce poème Mallarmé parle de "l'irascible vent des mots que le poète n'a pas dits", du vent du silence, on pourrait croire qu'il voit dans le silence le pire ennemi des hommes, c'est-à-dire la certitude de sombrer dans le néant.

En réalité, la valeur du silence pour Mallarmé est un des aspects les plus frappants de son esthétique. Les mots que le

poète n'a pas dits sont en quelque sorte le plus beau poème qu'il ait jamais composé et qu'il symbolise par l'image du "vide papier que la blancheur défend."

C'est que Mallarmé considère que l'absence des choses est en quelque sorte leur meilleure définition. Cette théorie a fait des adeptes et María Zambrano, par exemple, l'exprime en prose: "Les choses sont dans la poésie par leur absence, c'est-à-dire par leur plus grande vérité. Ce que nous laissent d'elles les choses qui nous ont quittés, c'est l'ineffaçable, leur essence pure."

Ainsi, le premier vers du *Tombeau d'Edgar Poe* "Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change," implique que la mort du poète révéla au monde sa nature intime mieux que les données biographiques. Le véritable secret de l'homme reste dans l'oeuvre où le poète a exprimé l'essence de son être, où il apparaissait aux yeux de la Jolie "magnifique, total et solitaire."

L'absence des choses se trouve illustrée dans l'oeuvre de Mallarmé d'abord par un vocabulaire spécial où abondent les termes négatifs tels que "tombeau," "sépulcre", "aboli"; ensuite par une série d'images essentiellement abstraites, dans le but de donner une sensation de vide. Il glorifie pour ainsi dire l'absence et nous pourrions multiplier les exemples à l'infini.

Je dis: une fleur! et, hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, même et suave, l'absence de tous bouquets.  
(Crise)

Voix des arbres projetant leur ombre dans un jardin qui n'existe pas: "leur ombre étale de taciturnes minois en des plates-bandes d'absent jardin."  
(Baudelaire)

Quatre sonnets publiés en 1887 dans *La Revue Indépendante*, ne sont que des variations sur ce thème obsédant de l'absence. *Tout orgueil fume-t-il du soir...* décrit un salon vide. Un autre a pour sujet un vase sans fleur:

Surgi de la croupe et du bond  
D'une verrerie éphémère  
Sans fleurir la veillée amère  
Le col ingnoré s'interrompt.

*Une dentelle s'abolit* ... parle d'une chambre où il n'y a "qu'absence éternelle de lit." *Mes bouquins refermés sur le nom de Paphos* proviennent de la même source d'inspiration:

Ma faim qui d'aucuns fruits ici ne se régale  
Trouve en leur docte manque une saveur égale:  
Qu'un éclat de chair humain et parfumant.

"D'aucuns fruits" fait allusion aux fruits de l'esprit, comme le prouvant les mots "leur docte manque." En effet, le poète vient de fermer ses livres et, en l'absence de toute nourriture spirituelle, se complaît dans la vue d'un sein découvert près de lui.

Dans un autre sonnet qui n'appartient pas à cette série, le poète décrit un tombeau sans fleurs:

Que ce sépulcre à deux qui fera notre orqueil  
Hélas! du manque seul des lourds bouquets s'encombre.

Il faut aussi citer *A la nue accablante* où Mallarmé imagine un naufrage qui n'a pas eu lieu.

*Ses purs ongles* ... n'est qu'une accumulation d'images d'absence:

Sur les crédences, au salon vide: nul pyx,  
Aboli bibelot d'inanité sonore

Car le Maître est allé puiser des pleurs au styx  
Avec ce seul objet dont le néant s'honore.

Le goût de l'absence poussé jusqu'à ses ultimes conséquences aboutit au symbole déjà cité de la feuille blanche qui, du temps de Mallarmé, fut l'objet d'une épaisse caricature. En réalité, cette blancheur a quelque chose de trop impressionnant pour être vide. Des caractères y sont tracés, invisibles, au moyen d'une encre mystérieuse et ils réapparaissent lentement à la chaleur de notre compréhension lorsqu'elle atteint le niveau qu'exige de nous le poète. Et qu'attend-il en effet de nous sinon de nous humilier avec lui devant l'inexprimé en tant qu'éternellement inexprimable. Voilà la rôle du lecteur idéal, de "la sour sensée et tendre" qui, dans *Prose*,

accompagne le poète au cours de son voyage à l'île mystérieuse de la poésie pure.